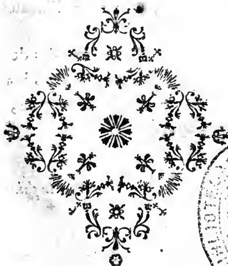
RODOGUNE,

PRINCESSE

DES PARTHES,

TRAGEDIE.





A PARIS,

Chez *P. G.* LE *MERCIER*, rue Saint Jacques.

M. DCC. LVII.



Joué représenter au Théâtre du Marais rue Culture Ste Catherine par les artistes du Théâtre français de l'Odéon incendié le 15. floréal an 7 Germain

ACTEURS.

- Citoyenne meour a pli cerole

CLEOPATRE, Reine de Syrie, veuve de Démétrius Nicanor.

SELEUCUS. } fils de Démétrius & de
ANTIOCHUS. } Cléopatre.

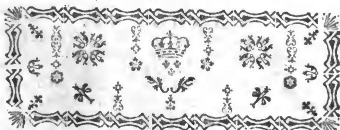
RODOGUNE, Sœur de Phraates, Roi des Parthes.

TIMAGENE, Gouverneur des deux Princes.

ORONTE, Ambaſſadeur de Phraates.

LAONICE, Sœur de Timagéne, Confidente de Cléopatre.

La ſcène eſt à Seleucie, dans le palais Royal.



RODOGUNE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LAONICE, TIMAGENE.

LAONICE.

Enfin ce jour pompeux, cet heureux jour nous luit,
Qui d'un trouble si long doit dissiper la nuit,
Rodogune par elle en esclave traitée,
Par elle se va voir sur le trône montée
Puisque celui des deux qu'elle nommera Roi,
Lui doit donner la main, & recevoir sa foi.

TIMAGENE.

Pour le mieux admirer, trouvez bon, je vous prie,
Que j'apprenne de vous les troubles de Syrie.
J'en ai vû les premiers, & me souviens encor
Des malheureux succès du grand Roi Nicanor,
Quand des Parthes vaincus pressant l'adroite fuite
Il tomba dans leurs fers au bout de sa poursuite.
Là, nous n'avons rien sû que de la renommée,
Qui par un bruit confus diversement semée,

N'a porté jusqu'à nous ces grands renversemens
Que sous l'obscurité de cent déguisemens.

LAONICE.

Sachez donc que Tryphon, après quatre batailles,
Ayant sû nous réduire à ces seules murailles,
En forma tôt le siége; où mille beaux exploits....
Je vous acheverai le reste une autrefois,
Un des Prince survient.

(*Laonice se veut retirer.*)

SCENE II.

ANTIOCHUS, TIMAGENE, LAONICE.

ANTIOCHUS.

Demeurez, Laonice,
Vous pouvez, comme lui, me rendre un bon office.
Dans l'état où je suis, triste, & plein de souci,
Si j'espére beaucoup, je crains beaucoup aussi.
Un seul mot aujourd'hui, maître de ma fortune,
M'ôte, ou donne à jamais le sceptre, & Rodogune;
Et de tous les mortels, ce secret révélé,
Me rend le plus content, ou le plus désolé.
Je vois dans le hazard tous les biens que j'espére,
Et ne puis être heureux sans le malheur d'un frere;
Mais d'un frere si cher qu'une sainte amitié
Fait sur moi de ses maux réjaillir la moitié.
Donc, pour moins hazarder j'aime mieux moins prétendre;
Et, pour rompre le coup que mon cœur n'ose attendre,
Lui cédant de deux biens le plus brillant aux yeux,
M'assurer de celui qui m'est plus précieux.
Heureux, si sans attendre un fâcheux droit d'aînesse,
Pour un trône incertain j'en obtiens la Princesse;
Et puis par ce partage épargner les soupirs,

Qui naîtroient de ma peine, ou de ses déplaisirs.
Va le voir de ma part, Timagene, & lui dire,
Que pour cette beauté je lui céde l'Empire;
Mais porte-lui si haut la douceur de régner,
Qu'à cet éclat du trône il se laisse gagner,
Qu'il s'en laisse éblouir, jusqu'à ne pas connoître
A quel prix je consens de l'accepter pour maître.

SCENE III.

ANTIOCHUS, LAONICE.

ANTIOCHUS.

ET vous, en ma faveur voyez ce cher objet,
Et tâchez d'abaisser ses yeux sur un sujet,
Qui peut-être aujourd'hui porteroit la couronne,
S'il n'attachoit les siens à sa seule personne;
Et ne la préféroit à cet illustre rang,
Pour qui les plus grands cœurs prodiguent tout leur sang.

SCENE IV.

ANTIOCHUS, LAONICE, TIMAGENE.

TIMAGENE.

SEigneur, le Prince vient; & votre amour lui même
Lui peut sans Interprête offrir le diadême.

ANTIOCHUS.

Ah! Je tremble, & la peur d'un trop juste refus
Rend ma langue muette, & mon esprit confus.

SCENE V.

SELEUCUS, ANTIOCHUS, TIMAGENE, LAONICE.

SELEUCUS.

Vous puis-je en confiance expliquer ma pensée?

ANTIOCHUS.

Parlez, notre amitié par ce doute est blessée.

SELEUCUS.

Hélas! C'est le malheur que je crains aujourd'hui.
L'égalité, mon frere, en est le ferme appui,
C'en est le fondement, la liaison, le gage;
Et, voyant d'un côté tomber tout l'avantage,
Avec juste raison je crains qu'entre nous deux
L'égalité rompue en rompe les deux nœuds;
Et que ce jour fatal à l'heur de notre vie
Jette sur l'un de nous trop de honte, ou d'envie.

ANTIOCHUS.

Comme nous n'avons eu jamais qu'un sentiment,
Cette peur me touchoit, mon frere, également;
Mais si vous le voulez, j'en sai bien le reméde.

SELEUCUS.

Si je le veux! Bien plus, je l'apporte, & vous céde
Tout ce que la couronne a de charmant en soi.
Oui, Seigneur, car je parle à présent à mon Roi,
Pour le trône cédé, cédez-moi Rodogune;
Et je n'envierai point votre haute fortune.
Ainsi, notre destin n'aura rien de honteux,
Ainsi, notre bonheur n'aura rien de douteux;
Et nous mépriserons ce foible droit d'aînesse,
Vous, satisfait du trône, & moi, de la Princesse.

ANTIOCHUS.

Hélas!

SELEUCUS.

Recevez-vous l'offre avec déplaisir?

ANTIOCHUS.

Pouvez-vous nommer offre une ardeur de choisir,
Qui, de la même main, qui me céde un Empire,
M'arrache un bien plus grand, & le seul où j'aspire.

SELEUCUS.

Rodogune?

ANTIOCHUS.

Elle-même, ils en sont les témoins.

SELEUCUS.

Quoi! L'estimez-vous tant?

ANTIOCHUS.

Quoi! L'estimez-vous moins?

SELEUCUS.

Elle vaut bien un trône, il faut que je le die,

ANTIOCHUS.

Elle vaut à mes yeux tout ce qu'en a l'Asie.

SELEUCUS.

Vous l'aimez donc, mon frere?

ANTIOCHUS.

Et vous l'aimez aussi;
C'est-là tout mon malheur, c'est-là tout mon souci,
J'espéroi' que léclat dont le trône se pare
Toucheroit vos désirs plus qu'un objet si rare;
Mais aussi bien qu'à moi son prix vous est connu;
Et dans ce juste choix vous m'avez prevénu.
Ah, déplorable Prince!

SELEUCUS.

Ah, destin trop contraire!

ANTIOCHUS.

Que ne ferois-je point contre un autre qu'un frere!

SELEUCUS.

O mon cher frere! O nom pour un rival trop doux;
Que ne ferois-je point contre un autre que vous?

ANTIOCHUS.

Où nous vas-tu réduire, amitié fraternelle

SELEUCUS.

Amour, qui doit ici vaincre de vous, ou d'elle?

ANTIOCHUS.

L'amour, l'amour doit vaincre; & la triste amitié.

Ne doit être à tous deux qu'un objet de pitié.
Un grand cœur céde un trône, & le céde avec gloire,
Cet effort de vertu couronne sa mémoire ;
Mais lorsqu'un digne objet a pû nous enflammer,
Qui le céde est un lâche, & ne sait pas aimer.
De tous deux Rodogune a charmé le courage,
Cessons par trop d'amour de lui faire un outrage :
Elle doit épouser, non pas vous, non pas moi,
Mais de moi, mais de vous, quiconque sera Roi :
La couronne entre nous flotte encore incertaine,
Mais sans incertitude elle doit être Reine,
Cependant, aveuglés dans notre vain projet,
Nous la faisons tous deux la femme d'un sujet !
Régnons, l'ambition ne peut être que belle,
Et pour elle quittée, & reprise pour elle,
Et ce trône où tous deux nous osions renoncer,
Souhaitons-le tous deux, afin de l'y placer.
C'est dans notre destin le seul conseil à prendre,
Nous pouvons nous en plaindre, & nous devons l'attendre.

SELEUCUS.

Il faut encor plus faire, il faut qu'en ce grand jour
Notre amitié triomphe aussi-bien que l'amour.
Ces deux siéges fameux de Thébes & de Troie,
Qui mirent l'une en sang, l'autre aux flammes en proie,
N'eurent pour fondement à leurs maux infinis,
Que ceux que contre nous le sort a réunis.
Il seme entre nous deux toute la jalousie
Qui dépeupla la Grèce & saccagea l'Asie ;
Un même espoir du scéptre est permis à tous deux,
Pour la même beauté nous faisons mêmes vœux,
Thébes périt pour l'un, Troie a brulé pour l'autre,
Tout va cheoir en ma main, ou tomber en la vôtre,
En vain votre amitié tâchoit à partager,
Et, si j'ose tout dire, un titre assez léger,
Un droit d'aînesse obscur, sur la foi d'une mere,
Va combler l'un de gloire, & l'autre de misére.
Que de sujets de plainte en ce double intérêt
Aura le malheureux contre un si foible arrêt !

Que de sources de haine ! Hélas, jugez le reste.
Craignez-en avec moi l'événement funeste,
Ou plûtôt avec moi faites un digne effort,
Pour aimer votre cœur contre un si triste sort.
Malgré l'éclat du trône, & l'amour d'une femme,
Faisons si bien régner l'amitié sur notre ame,
Qu'étouffant dans leur perte un regret suborneur,
Dans le bonheur d'un frere on trouve son bonheur.
Ainsi ce que jadis perdit Thébes, & Troie,
Dans nos cœurs mieux unis ne versera que joie,
Ainsi notre amitié triomphante à son tour,
Vaincra la jalousie en cédant à l'amour ;
Et de notre destin bravant l'ordre barbare,
Trouvera des douceurs aux maux qu'il nous prépare.

ANTIOCHUS.

Le pourrez-vous, mon frere ?

SELEUCUS.

Ah, que vous me pressez !
Je le voudrai du moins, mon frere, & c'est assez ;
Et ma raison sur moi gardera tant d'empire,
Que je désavouerai mon cœur, s'il en soupire.

ANTIOCHUS.

J'embrasse comme vous ces nobles sentimens.
Mais allons leur donner le secours de sermens,
Afin qu'étant témoins de l'amitié jurée,
Les dieux contre un tel coup assurent sa durée.

SELEUCUS.

Allons, allons l'éteindre au pied de leurs autels,
Par des liens sacrés, & des nœuds immortels.

SCENE VI.

LAONICE, TIMAGENE.

LAONICE.

Peut-on plus dignement mériter la couronne ?

TIMAGENE.

Je ne suis point surpris de ce qui vous étonne.

Confident de tous deux, prévoyant leur douleur,
J'ai prévû leur constance, & j'ai plaint leur malheur.
Mais, de grace, achevez l'histoire commencée.

LAONICE.

Rodogune a paru sortant de sa prison,
Comme un soleil levant dessus notre horison.
Le Parthe a décampé, pressé par d'autres guerres
Contre l'Arménien qui ravage ses terres;
D'un ennemi cruel il s'est fait notre appui,
La paix finit la haine; &, pour comble aujourd'hui,
Dois-je dire de bonne, ou mauvaise fortune?
Nos deux Princes tous deux adorent Rodogune.

TIMAGENE.

Si-tôt qu'ils ont paru tous deux en cette cour,
Ils ont vû Rodogune, & j'ai vû leur amour;
Mais, comme étant rivaux nous les trouvons à plaindre.
Connoissant leur vertu, je n'en vois rien à craindre.
Pour vous, qui gouvernez cet objet de leurs veux.....

LAONICE.

Et n'ai point encor vû qu'elle aime aucun des deux.

TIMAGENE.

Vous me trouvez mal-propre à cette confidence;
Et peut-être à dessein. Je la vois qui s'avance.
Adieu. Je dois au rang qu'elle est prête à tenir,
Du moins, la liberté de vous entretenir.

SCENE VII.

RODOGUNE, LAONICE.

RODOGUNE.

Je ne sai quel malheur aujourd'hui me menace,
Et coule dans ma joie une secrette glace,
Je tremble, Laonice, & te voulois parler,
Ou pour chasser ma crainte, ou pour m'en consoler.

LAONICE.

Quoi, Madame, en ce jour pour vous si plein de gloire?

RODOGUNE.

Ce jour m'en promettant, que j'ai peine à tout croire

La fortune me traite avec trop de respect;
Et le trône, & l'hymen, tout me devient suspect.
L'hymen semble à mes yeux cacher quelque supplice,
Le trône sous mes pas creuser une précipice,
Je voi de nouveaux fers après les miens brisés;
Et je prens tous ces biens pour des maux déguisés.
En un mot, je crains tout de l'esprit de la Reine.

LAONICE.

La paix qu'elle a jurée en a calmé la haine.

RODOGUNE.

La haine entre les grands se calme rarement,
La paix souvent n'y sert que d'un amusement;
Et dans l'état où j'entre, à te parler sans feinte,
Elle a lieu de me craindre, & je crains cette crainte.
Non qu'enfin je ne donne au bien des deux états,
Ce que j'ai dû de haine à de tels attentats,
J'oublie, & pleinement, toute mon avanture,
Mais une grande offense est de cette nature,
Que toujours son auteur impute à l'offensé
Un vif ressentiment dont il le croit blessé;
Et, quoiqu'en apparence on les réconcilie,
Il le craint, il le hait, & jamais ne s'y fie;
Et toujours allarmé de cette illusion,
Si-tôt qu'il peut le perdre, il prend l'occasion.
Telle est pour moi la Reine.

LAONICE.

Ah, Madame, je jure,
Que par ce faux soupçon vous lui faites injure.
Vous savez comme quoi je vous suis toute acquise.
Le Roi souffriroit-il d'ailleurs quelque surprise?

RODOGUNE.

Qui que ce soit des deux, qu'on couronne aujourd'hui,
Elle sera sa mere; & pourra tout sur lui.

LAONICE.

Qui que ce soit des deux, je sai qu'il vous adore:
Connoissant leur amour pouvez-vous craindre encore?

RODOGUNE.

Oui, je crains leur hymen, & d'être à l'un des deux.

LAONICE.

Oui ! Sont-ils des ſujets indignes de vos feux ?

RODOGUNE.

Comme ils ont même ſang avec pareil mérite,
Un avantage égal pour eux me ſollicite;
Mais il eſt mal-aiſé dans cette égalité
Qu'un eſprit combattu ne panche d'un côté.
Il eſt des nœuds ſecrets, il eſt des ſympathies,
Dont par le doux rapport les ames aſſorties
S'attachent l'un à l'autre : & ſe laiſſent piquer
Par ces je ne ſai quoi, qu'on ne peut expliquer.
C'eſt par-là que l'un d'eux obtient la préférence,
Je croi voir l'autre encore avec indifférence;
Mais cette indifférence eſt une averſion,
Lorſque je la compare avec ma paſſion.
Etrange effet d'amour! Incroyable chimére!
Je voudrois être à lui, ſi je n'aimois ſon frere;
Et le plus grand des maux toutefois que je crains.
C'eſt que mon triſte ſort me livre entre ſes mains.

LAONICE.

Ne pourrai-je ſervir une ſi belle flamme?

RODOGUE.

Ne crois pas en tirer le ſecret de mon ame.
Quelque époux que le ciel veuille me deſtiner,
C'eſt à lui pleinement que je veux me donner.
De celui que je crains ſi je ſuis le partage,
Je ſaurai l'accepter avec même viſage,
L'hymen me le rendra précieux à ſon tour;
Et le devoir fera ce qu'auroit fait l'amour,
Sans crainte qu'on reproche à mon humeur forcée
Qu'un autre qu'un mari regne ſur ma penſée.

LAONICE.

Vous craignez que ma foi vous l'oſe reprocher ?

RODOGUNE.

Que ne puis-je à moi-même auſſi-bien le cacher ?

LAONICE.

Quoique vous me cachiez, aiſément je devine;
Et pour vous dire enfin ce que je m'imagine,
Le Prince...

RODOGUNE.

Garde-toi de nommer mon vainqueur,
Ma rougeur trahiroit les ſecrets de mon cœur,
Et je te voudrois mal de cette violence,
Que ta dextérité feroit à mon ſilence.
Même de peur qu'un mot, par hazard échappé,
Te faſſe voir ce cœur, & quels traits l'ont frappé,
Je romps un entretien dont la ſuite me bleſſe.
Adieu; mais ſouviens-toi que c'eſt ſur ta promeſſe
Que mon eſprit reprend quelque tranquillité.

LAONICE.

Madame, aſſurez-vous ſur ma fidélité.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CLEOPATRE.

SErmens fallacieux, ſalutaire contrainte,
Que m'impoſa la force, & qu'accepta ma crainte,
Heureux déguiſemens d'un immortel courroux,
Vains fantômes d'état, évanouiſſez-vous.
Si d'un péril preſſant la terreur vous fit naître,
Avec ce péril même il vous faut diſparoître,
Semblables à ces vœux dans l'orage formés,
Qu'efface un prompt oubli, quand les flots ſont calmés.
Et vous, qu'avec tant d'art cette feinte a voilée,
Recours des impuiſſans, haine diſſimulée,
Digne vertu des Rois, noble ſecret de cour,
Eclatez, il eſt tems, & voici notre jour.
Je hai, je regne encor. Laiſſons d'illuſtres marques,

En quittant, s'il le faut, ce haut rang des Monarques;
Faiſons en avec gloire un départ éclatant;
Et rendons-le funeſte à celle qui l'attend.
Tu m'eſtimes bien lâche, imprudente rivale,
Si tu crois que mon cœur juſque-là ſe ravale,
Qu'il ſouffre qu'un hymen, qu'on t'a promis en vain
Te mette ta vengeance, & mon ſceptre à la main.
Voi juſqu'où m'emporta l'amour du diadême,
Voi quel ſang il me coûte, & tremble pour toi-même,
Tremble, te dis-je, & ſonge, en dépit du traité,
Que pour t'en faire un don je l'ai trop acheté.

SCENE II.

CLEOPATRE, LAONICE.

CLEOPATRE.

Laonice, vois-tu que le peuple s'apprête
Au pompeux appareil de cette grande fête?

LAONICE.

La joie en eſt publique, & les Princes tous deux
Des Syriens ravis emportent tous les vœux.
Ils panchent d'un côté, prêts à tomber de l'autre,
Leur choix pour s'affermir attend encor le vôtre,
Et de celui qu'ils font ils ſont ſi peu jaloux,
Que votre ſecret ſû les réunira tous.

CLEOPATRE.

Sais-tu que mon ſecret n'eſt pas ce que l'on penſe?

LAONICE.

J'attens avec eux tous celui de leur naiſſance.

CLEOPATRE.

Pour un eſprit de cour, & nourri chez les grands,
Tes yeux dans leurs ſecrets ſont bien peu pénétrans.
Apprens, ma confidente, apprens à me connoître.
Si je cache en quel rang le ciel les a fait naître,
Voi, voi que tant que l'ordre en demeure douteux,
Aucun des deux ne régne, & je régne pour eux.

Quoique ce soit un bien que l'un & l'autre attende,
De crainte de le perdre aucun ne le demande;
Cependant je posséde, & leur droit incertain
Me laisse avec leur sort leur scéptre dans la main.
Voilà mon grand secret. Sais-tu par quel mystére
Je les laissois tous deux en dépôt chez mon frere?

LAONICE

J'ai crû qu'Antiochus les tenoit éloignés,
Pour jouir des états qu'il avoit regagnés.

CLEOPATRE.

Il occupoit leur trône, & craignoit leur présence:
Et cette juste crainte assuroit ma puissance.
Mes ordres en étoient de point en point suivis,
Quand je le menaçois du retour de mes fils,
Voyant ce foudre prêt à suivre ma colére,
Quoi qu'il me plût oser, il n'osois me déplaire,
Et content, malgré lui, du vain titre de Roi,
S'il régnoit au lieu d'eux, ce n'étoit que sous moi.
Je te dirai bien plus. Sans violence aucune
J'aurois vû Nicanor épouser Rodogune,
Si content de lui plaire, & de me dédaigner,
Il eût vêcu chez elle en me laissant régner;
Son retour me fâchoit plus que son hyménée,
Et j'aurois pû l'aimer, s'il ne l'eût couronnée.
Tu vis comme il y fit des efforts superflus;
Je fis beaucoup alors, & ferois encor plus,
S'il étoit quelque voie, infame, ou légitime,
Que m'enseignât la gloire, ou que m'ouvrît le crime,
Qui me pût conserver un bien que j'ai chéri,
Jusqu'à verser pour lui tout le sang d'un mari.
Dans l'état pitoyable où m'en réduit la suite,
Délices de mon cœur, il faut que je te quitte;
On m'y force, il le faut; mais on verra quel fruit
En recevra bien-tôt celle qui m'y réduit.
L'amour que j'ai pour toi tourne en haine pour elle,
Autant que l'un fut grand, l'autre sera cruelle:
Et, puisqu'en te perdant j'ai sur qui m'en venger,
Ma perte est supportable, & mon mal est léger.

LAONICE.

Quoi? Vous parlez encor de vengeance & de haine,

Pour celle dont vous-même allez faire une Reine?

CLEOPATRE.

Quoi? je ferois un Roi pour être son époux,
Et m'exposer aux traits de son juste courroux?
N'apprendras-tu jamais, ame basse & grossiére,
A voir par d'autres yeux que les yeux du vulgaire?
Toi, qui connois ce peuple, & sais qu'aux champs de
Mars
Lâchement d'une femme il suit les étendarts,
Que sans Antiochus Tryphon m'eût dépouillée,
Que sous lui son ardeur fut soudain réveillée,
Ne saurois-tu juger que si je nomme un Roi,
C'est pour le commander, & combattre pour moi?
J'en ai le choix en main avec le droit d'aînesse,
Et, puisqu'il en faut faire une aide à ma foiblesse,
Que la guerre sans lui ne peut se rallumer,
J'userai bien du droit que j'ai de le nommer.
On ne montera point au rang dont je dévale,
Qu'en épousant ma haine au lieu de ma rivale.
Ce n'est qu'en me vengeant qu'on me le peut ravir,
Et je ferai régner qui me voudra servir.

LAONICE.

Je vous connoissois mal.

CLEOPATRE.

Connois-moi toute entiére.
Quand je mis Rodogune en tes mains prisonniére,
Ce ne fut ni pitié, ni respect de son rang,
Qui m'arrêta le bras, & conserva son sang.
La mort d'Antiochus me laissoit sans armée,
Et d'une troupe en hâte à me suivre animée,
Beaucoup dans ma vengeance ayant fini leurs jours,
M'exposoient à son frére, & foible, & sans secours.
Je me voyois perdue, à moins d'un tel ôtage;
Il vint, & sa fureur craignit pour ce cher gage,
Il m'imposa des loix, exigea des sermens,
Et moi j'accordai tout pour obtenir du tems.
Le tems est un trésor plus grand qu'on ne peut croire,
J'en obtins, & je crus obtenir la victoire,
J'ai pû reprendre haleine, & sous de faux apprêts...

Mais

Mais voici mes deux fils que j'ai mandés exprès.
Ecoute, & tu verras quel est cet hyménée
Où se doit terminer cette illustre journée.

SCENE III.

CLEOPATRE, ANTIOCHUS, SELEUCUS, LAONICE,

CLEOPATRE.

Mes enfans, prenez place. Enfin voici le jour
Si doux à mes souhaits, si chèr à mon amour;
Où je puis voir briller sur une de vos têtes
Ce que j'ai conservé parmi tant de tempêtes;
Et vous remettre un bien, après tant de malheurs,
Qui m'a coûté pour vous tant de soins, & de pleurs.
Il peut vous souvenir quelles furent mes larmes,
Quand Tryphon me donna de si rudes allarmes,
Que pour ne vous pas voir exposés à ses coups,
Il fallut me résoudre à me priver de vous.
Quelles peines depuis, grands dieux, n'ai je souffertes;
Chaque jour redoubla mes douleurs & mes pertes!
Je vis votre Royaume entre ces murs réduir,
Je crus mort votre pere; &, sur un si faux bruit,
Le peuple mutiné voulut avoir un maître;
J'eus beau le nommer lâche, ingrat, parjure, traître,
Il fallut satisfaire à son brutal désir,
Et, de peur qu'il en prît, il m'en fallut choisir.
Pour vous sauver l'Etat, que n'eussai-je pû faire?
Je choisis un époux avec des yeux de mere,
Votre oncle Antiochus, & j'espérai qu'en lui
Votre trône tombant trouveroit un appui.
Mais à peine son bras en releve la chûte,
Que par lui, de nouveau, le sort me persécute:
Maître de votre Etat par sa valeur sauvé,
Il s'obstine à remplir ce trône relevé,
Qui lui parle de vous attire sa menace,
Il n'a défait Tryphon, que pour prendre sa place.

Et de dépositaire, & de libérateur,
Il s'érige en tyran, & lâche usurpateur.
Sa main l'en a puni, pardonnons à son ombre,
Aussi bien en un seul voici des maux sans nombre.
Nicanor votre pere, & mon premier époux...
Mais pourquoi lui donner encor des nom si doux,
Puisque l'ayant crû mort, il sembla ne revivre
Que pour s'en dépouiller anfin de nous poursuivre?
Passons; je ne me puis souvenir, sans trembler,
Du coup dont j'empêchai qu'il nous pût accabler:
Je ne sai s'il est digne, ou d'horreur, ou d'estime,
S'il plut aux dieux, ou non, s'il fut justice, ou crime;
Mais soit crime, ou justice, il est certain, mes fils,
Que mon amour pour vous fit tout ce que je fis.
Ni celui des grandeurs, ni celui de la vie,
Ne jetta dans mon cœur cette aveugle furie.
J'étois lasse d'un trône, où d'éternels malheurs
Me combloient chaque jour de nouvelles douleurs.
Ma vie est presque usée, & ce reste inutile
Chez mon frere avec vous trouvoit un sur asyle:
Mais voir après douze ans, & de soins, & de maux,
Un pere vous ôter le fruit de mes travaux!
Mais voir votre couronne après lui destinée
Aux enfans qui naîtroient d'un second hyménée!
A cette indignité je ne connus plus rien;
Je me crus tout permis pour garder votre bien.
Recevez donc, mes fils, de la main d'une mere
Un trône racheté par le malheur d'un pere;
Je crus qu'il fit lui-même un crime en vous l'ôtant,
Et si j'en ai fait un en vous le rachetant,
Daigne du juste ciel la bonté souveraine,
Vous en laissant le fruit, m'en reserver la peine,
Ne lancer que sur moi les foudres mérités,
Et n'épandre sur vous que des prospérités.

ANTIOCHUS.

Jusques ici, Madame, aucun ne met en doute
Les longs & grands travaux que notre amour vous coûte;
Et nous croyons tenir des soins de cet amour
Ce doux espoir du trône, aussi bien que le jour.

Le récit nous en charme, & nous fait mieux comprendre
Quelles graces tous deux nous vous en devons rendre;
Mais, afin qu'à jamais nous les puiſſions bénir,
Epargez le dernier à notre ſouvenir.
Ce ſont fatalités, dont l'ame embarraſſée
A plus qu'elle ne veut ſe voit ſouvent forcée.
Sur les noires couleurs d'un ſi triſte tableau
Il faut paſſer l'éponge, ou tirer le rideau.
Un fils eſt criminel quand il les examine,
Et, quelque ſuite enfin que le ciel y deſtine,
J'en réjette l'idée, & croi qu'en ces malheurs,
Le ſilence, ou l'oubli, nous ſied mieux que les pleurs.
Nous attendons le ſceptre avec même eſpérance,
Mais, ſi nous l'attendons, c'eſt ſans impatience;
Nous pouvons, ſans régner, vivre tous deux contens
C'eſt le fruit de vos ſoins, joüiſſez-en long-tems,
Il tombera ſur nous quand vous en ſerez laſſe,
Nous le recevrons lors de bien meilleure grace,
Et, l'accepter ſi-tôt, ſemble nous reprocher,
De n'être revenus que pour vous l'arracher.

SELEUCUS,

J'ajoûterai, Madame, à ce qu'à dit mon frere,
Que bien qu'avec plaiſir, & l'un & l'autre eſpére,
L'ambition n'eſt pas notre plus grand déſir.
Régnez, nous le verrons tous deux avec plaiſir,
Et c'eſt bien la raiſon que pour tant de puiſſance
Nous vous rendions du moins un peu d'obéiſſance,
Et que celui de nous dont le ciel a fait choix,
Sous votre illuſtre exemple apprenne l'art de Rois.

CLEOPATRE.

Dites tout, mes enfans. Vous fuyez la couronne,
Non que ſon trop d'éclat, ou ſon poids vous étonne;
L'unique fondement de cette averſion
C'eſt la honte attachée à ſa poſſeſſion.
Elle paſſe à vos yeux pour la même infamie,
S'il faut la partager avec notre ennemie;
Et qu'un indigne hymen la faſſe retomber
Sur celle qui venoit pour vous la dérober.
O nobles ſentimens d'un ame généreuſe!

O fils vraiment mes fils! O mere trop heureuse?
Le sort de votre pere enfin est éclairci,
Il étoit innocent, & je puis l'être aussi;
Il vous aima toujours, & ne fut mauvais pere,
Que charmé par la sœur, ou forcé par le frere,
Et dans cette embuscade, où son effort fut vain,
Rodogune, mes fils, le tua par ma main.
Ainsi vous me rendez l'innocence, & l'estime,
Lorsque vous punirez la cause de mon crime
De cette même main qui vous a tout sauvé,
Dans son sang odieux je l'aurois bien lavé,
Mais comme vous aviez votre part aux offenses;
Je vous ai réservé votre part aux vengeances;
Et, pour ne tenir plus en suspens vos esprits,
Si vous voulez régner, le trone est à ce prix.
Entre deux fils que j'aime avec même tendresse,
Embrasser ma querelle est le seul droit d'aînesse,
La mort de Rodogune en nommera l'aîné,
Quoi! Vous montrez tous deux un visage étonné!
Redoutez-vous son frere? Aprés la paix infame,
Que même en la jurant je détestois dans l'ame,
J'ai fait lever des gens par des ordres secrets,
Qu'à vous suivre en tous lieux vous trouverez tous prêts;
Et tandis qu'il fait tête aux Princes d'Armenie,
Nous pouvons sans péril briser sa tirannie,
Qui vous fait donc pâlir à cette juste loi?
Est-ce pitié pour elle? Est-ce haine pour moi!
Voulez-vous l'épouser, afin qu'elle me brave;
Et mettre mon destin aux mains de mon esclave?
Vous ne répondez point! Allez, enfans ingrats,
Pour qui je crus en vain conserver ces Etats,
J'ai fait mon oncle Roi, j'en ferai bien un autre,
Et mon nom peut encore ici plus que le vôtre,

SELEUCUS.

Mais, Madame, voyez que pour premier exploit...

CLEOPATRE,

Mais que chacun de vous pense à ce qu'il me doit,
Je sai bien que le sang qu'à vos mains je demande

N'eſt pas le digne eſſai d'une valeur bien grande ,
Mais ſi vous me devez , & le ſceptre, & le jour,
Ce doit être envers moi le ſceau de votre amour ,
Sans ce gage , ma haine à jamais s'en défie ,
Ce n'eſt qu'en m'imitant, que l'on me juſtifie,
Rien ne vous ſert ici de faire les ſurpris,
Je vous le dit encor, le trône eſt à ce prix ,
Je puis en diſpoſer comme de ma conquête
Point d'aîné, point de Roi qu'en m'apportant ſa tête :
Et puiſque mon ſeul choix vous y peut élever ,
Pour jouir de mon crime , il le faut achever,

SCENE IV.

SELEUCUS, ANTIOCHUS,

SELEUCUS.

ESt-il une conſtance à l'épreuve du foudre,
Dont ce cruel arrêt met notre eſpoir en poudre?

ANTIOCHUS.

Eſt-il un coup de foudre à comparer aux coups,
Que ce cruel arrêt vient de lancer ſur nous ?

SELEUCUS.

O haines, ô fureurs dignes d'une mégére !
O femme , que je n'oſe appeller encor mere!
Après que tes forfaits ont regné pleinement,
Ne ſaurois-tu ſouffrir qu'on regne innocemment?
Quels attraits penſes-tu qu'ait pour nous la couronne
S'il faut qu'un crime égal par ta main nous la donne,
Et de quelles horreurs nous doit-elle combler,
Si pour monter au trône il faut te reſſembler ?

ANTIOCHUS.

Gardons plus de reſpect aux droits de la nature,
Et n'imputons qu'au ſort notre triſte avanture.
Nous le nommions cruel, mais il nous étoit doux,
Quand il ne nous donnoit à combattre que nous.
Confidens tout enſemble, & rivaux l'un de l'autre,
Nous ne concevions point de mal pareil au nôtre ;

Cependant à nous voir l'un de l'autre rivaux,
Nous ne concevions pas la moitié de nos maux.

SELEUCUS.

Une douleur si sage, & si respectueuse,
Ou n'est guére sensible, ou guére impétueuse;
Et c'est en de tels maux avoir l'esprit bien fort,
D'en connoître la cause, & l'imputer au sort.
Pour moi, je sens les miens avec plus de foiblesse,
Plus leur cause m'est chere, & plus l'effet m'en blesse;
Non que pour m'en venger j'ose entreprendre rien,
Je donnerois encor tout mon sang pour le sien,
Je sais ce que je dois; mais dans cette contrainte,
Si je retiens mon bras, je laisse aller ma plainte;
Et j'estime qu'au point qu'elle nous a blessés,
Qui ne fait que s'en plaindre a du respect assez.
Voyez-vous bien quel est le ministère infâme
Qu'ose exiger de nous la haine d'une femme;
Voyez-vous qu'aspirant à des crimes nouveaux,
De deux Princes ses fils, elle fait ses bourreaux?
Si vous pouvez le voir, pouvez-vous vous en taire?

ANTIOCHUS.

Je voi bien plus encor, je voi qu'elle est ma mere,
Et plus je vois son crime indigne de ce rang,
Plus je lui vois souiller la source de mon sang.
J'en sens de ma douleur croître la violence,
Mais ma confusion m'impose le silence,
Lorsque dans ses forfaits sur nos fronts imprimés
Je vois les traits honteux dont nous sommes formés.
Je tâche à cet objet d'être aveugle, ou stupide,
J'ose me déguiser jusqu'à son parricide,
Je me cache à moi-même un excès de malheur,
Où notre ignominie égale ma douleur,
Et détournant les yeux d'une mere cruelle,
J'impute tout au sort qui m'a fait naître d'elle.
Je conserve pourtant encore un peu d'espoir.
Elle est mere, & le sang a beaucoup de pouvoir;
Et le sort l'eût-il fait encor plus inhumaine,
Une larme d'un fils peut amollir sa haine.

SELEUCUS.

Ah, mon frere! L'amour n'est guére véhément

Pour des fils élevés dans un banniſſement ;
Et qu'ayant fait nourrir, preſque dans l'eſclavage.
Elle n'a rappellés que pour ſervir ſa rage.
De ſes pleurs tant vantés je découvre le fard,
Nous avons en ſon cœur, vous, & moi, peu de part.
Elle fait bien ſonner ce grand amour de mere,
Mais elle ſeule enfin s'aime, & ſe conſidére,
Et quoi que nous étale un langage ſi doux,
Elle a tout fait pour elle, & n'a rien fait pour nous,
Ce n'eſt qu'un faux amour que la haine domine ;
Nous ayant embraſſés, elle nous aſſaſſine,
En veut au cher objet dont nous ſommes épris,
Nous demande ſon ſang, met le trône à ce prix !
Ce n'eſt plus de ſa main qu'il nous le faut attendre,
Il eſt, il eſt à nous, ſi nous oſons le prendre :
Notre révolte ici n'a rien que d'innocent,
Il eſt à l'un de nous, ſi l'autre le conſent.
Régnons, & ſon courroux ne ſera que foibleſſe ;
C'eſt l'unique moyen de ſauver la Princeſſe,
Allons la voir, mon frere, & demeurons unis,
C'eſt l'unique moyen de voir nos maux finis.
Je forme un beau deſſein que ſon amour m'inſpire ;
Mais il faut qu'avec lui notre union conſpire,
Notre amour aujourd'hui ſi digne de pitié,
Ne ſauroit triompher, que par notre amitié.

ANTIOCHUS.

Cet avertiſſement marque une défiance
Que la mienne pour vous ſouffre avec patience.
Allons, & ſoyez ſûr que, même le trépas,
Ne peut rompre des nœuds, que l'amour ne rompt pas.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

RODOGUNE, ORONTE.

LAONICE.

RODOGUNE.

VOilà comme l'amour fuccéde la colére,
Comme elle ne me voit qu'avec des yeux de mere,
Comme elle aime la paix, comme elle fait un Roi ;
Et comme elle ufe enfin de fes fils & de moi.
Et tantôt mes foupçons lui faifoient une offence ?
Elle n'avoit rien fait qu'en fa jufte défenfe ?
Lorfque tu la trompois elle fermois les yeux ?
Ah ! Que ma défiance en jugeoit beaucoup mieux !
Tu le vois, Laonice.

LAONICE.

Et vous voyez, Madame,
Quelle fidélité vous conferve mon ame,
Et qu'ayant reconnu fa haine, & mon erreur,
Le cœur gros de foupirs, & frémiffant d'horreur,
Je romps une foi dûe aux fecrets de ma Reine ;
Et vous viens découvrir mon erreur, & fa haine.

RODOGUNE.

Cet avis falutaire eft l'unique fecours
A qui je crois devoir le refte de mes jours,
Mais ce n'eft pas affez de m'avoir avertie,
Il faut de ces périls m'applanir la fortie,
Il faut que tes Confeils m'aident à repouffer....

LAONICE.

Madame, au nom des Dieux, veuillez m'en difpenfer,
Je vous parle en tremblant, fi j'étois ici vûe
Votre péril croîtroit, & je ferois perdue ;

Fuyez, grande Princeſſe, & ſouffrez cet adieu.

RODOGUNE.

Va je reconnoîtrai ce ſervice en ſon lieu.

SCENE II.

RODOGUNE, ORONTE.

RODOGUNE.

Que ferons-nous, Oronte, en ce péril extrême,
Où l'on fait de mon ſang le prix d'un diadême?
Fuiront-nous chez mon frere? Attendrons-nous la mort?
Ou ferons-nous contr'elle un généreux effort?

ORONTE.

Notre fuite, Madame, eſt aſſez difficile,
J'ai vû des gens de guerre épandus par la ville,
A ces honteux moyens gardez de recourir,
C'eſt ici qu'il vous faut, ou régner, ou périr.
Le Ciel pour vous ailleurs n'a point fait de couronne,
Et l'on s'en rend indigne alors qu'on l'abandonne.

RODOGUNE.

Ah! Que de vos conſeils j'aimerois la vigueur,
Si nous avions la force égale à ce grand cœur!
Mais pourrons-nous braver une Reine en colére,
Avec ce peu de gens que m'a laiſſé mon frere?

ORONTE.

Ils ſont peu, mais vaillans, & peuvent de ſa rage
Empêcher la ſurpriſe, & le premier outrage.
Craignez moins, & ſur tout, Madame, en ce grand jour,
Si vous voulez régner, faites régner l'amour.

SCENE III.

RODOGUNE *ſeule.*

Quoi! Je pourrois deſcendre à ce lâche artifice
D'aller de mes amans mandier le ſervice,

Et, sous l'indigne appas d'un coup d'œil affété,
J'irois jusqu'en leurs cœurs chercher ma sûreté?
Celles de ma naissance font horreur des bassesses,
Leur sang tout généreux hait ces molles adresses,
quel que soit le secours qu'ils me puissent offrir,
Je croirai faire assez de le daigner souffrir.
Je verrai leur amour, j'éprouverai sa force,
Sans flatter leurs désirs, sans leur jetter d'amorce;
Et s'il est assez fort pour me servir d'appui,
Je le ferai régner, mais en régnant sur lui.
Sentimens étouffés de colére & de haine,
Rallumez vos flambeaux à celles de la Reine;
Et d'un oubli contraint rompez la dure loi,
Pour rendre enfin justice aux mânes d'un grand Roi.
Rapportez à mes yeux son image sanglante,
D'amour & de fureur encore étincellante,
Telle que je le vis, quand tout percé de coups,
Il me cria, *Vengeance, adieu, je meurs pour vous.*
Chere ombre, hélas! Bien loin de l'avoir poursuivie,
J'allois baiser la main qui t'arracha la vie,
Rendre un respect de fille à qui versa ton sang;
Mais pardonne aux devoirs que m'impose mon rang.
Plus la haute naissance approche des couronnes,
Plus cette grandeur même asservit nos personnes,
Nous n'avons point de cœur pour aimer, ni haïr,
Toutes nos passions ne savent qu'obéïr.
Après avoir armé pour venger cet outrage,
D'une paix mal conçûe on m'a faite le gage;
Et moi, fermant les yeux sur ce noir attentat,
Je suivois mon destin en victime d'état:
Mais aujourd'hui qu'on voit cette main parricide,
Des restes de ta vie insolemment avide,
Vouloir encor percer ce sein infortuné,
Pour y chercher le cœur que tu m'avois donné;
De la paix qu'elle rompt je ne suis plus le gage,
Je brise avec honneur mon illustre esclavage,
J'ose reprendre un cœur pour aimer, & haïr,
Et ce n'est plus qu'à toi que je veux obéir.
Le consentiras-tu, cet effort sur ma flamme,

Toi, ſont vivant portrait, que j'adore dans l'ame,
Cher Prince, dont je n'oſe en mes plus doux ſouhaits
Fier encor le nom aux murs de ce palais ?
Je ſai quelles ſeront tes douleurs & tes craintes,
Je voi déja tes maux, j'entens déja tes plaintes;
Mais pardonne aux devoirs qu'exige enfin un Roi,
A qui tu dois le jour qu'il a perdu pour moi.
J'aurai mêmes douleurs, j'aurai mêmes allarmes,
S'il t'en coûte un ſoupir, j'en verſerai des larmes:
Mais, dieux! Que je me trouble en les voyant tous
deux!
Amour, qui me confons, cache du moins tes feux;
Et content de mon cœur dont je te fais le maître,
Dans mes regards ſurpris gardes-toi de paroître.

SCENE IV.

ANTIOCHUS, SELEUCUS, RODOGUNE.

ANTIOCHUS.

Ne vous offenſez pas, Princeſſe, de nous voir
De vos yeux à vous-même expliquer le pouvoir,
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que nos cœurs en ſoupirent,
A vos premiers regards tous deux ils ſe rendirent;
Mais un profond reſpect nous fit taire, & brûler,
Et ce même reſpect nous force de parler.
L'heureux moment approche, où votre deſtinée
Semble être aucunement à la nôtre enchaînée,
Puiſque d'un droit d'aîneſſe, incertain parmi nous,
La nôtre attend un ſceptre, & la vôtre, un époux.
C'eſt trop d'indignité que notre Souveraine
De l'un de ſes captifs tienne le nom de Reine,
Réglez notre deſtin qu'ont mal réglé les Dieux,
Notre ſeul droit d'aîneſſe eſt de plaire à vos yeux.
Prononcez donc, Madame, & faites un Monarque,
Nous céderons ſans honte à cette illuſtre marque;
Et celui qui perdra votre divin objet,

Demeurera du moins votre premier sujet :
Son amour immortel saura toujours lui dire
Que ce rang près de vous vaut ailleurs un Empire,
Il y mettra sa gloire ; & , dans un tel malheur,
L'heur de vous obéir flatera sa douleur.

RODOGUNE.

Princes, je dois beaucoup à cette déférence
De votre ambition, & de votre espérance ;
Et j'en recevrois l'offre avec quelque plaisirs,
Si celles de mon rang avoient droit de choisir.
Comme sans leurs avis les Rois disposent d'elles,
Pour affermir leur trône, ou finir leurs querelles,
Le destin des Etats est arbitre du leur ;
Et l'ordre des traités régle tout dans leur cœur.
C'est lui que suit le mien, & non pas la couronne,
J'aimerai l'un de vous, parce qu'il me l'ordonne,
Du secret révélé j'en prendrai le pouvoir ;
Et mon amour pour naître attendra mon devoir.
N'attendez rien de plus, ou votre attente est vaine.
Le choix que vous m'offrez appartient à la Reine,
J'entreprendrois sur elle à l'accepter de vous.
Peut-être on vous a tû jusqu'où va son courroux ;
Mais je dois par épreuve assez bien le connoître,
Pour fuir l'occasion de le faire renaître.
Que n'en ai-je souffert ; & que n'a-t-elle osé ?
Je veux croire avec vous que tout est appaisé;
Mais craignez avec moi que ce choix ne ranime
Cette haine mourante à quelque nouveau crime.
Pardonnez-moi ce mot, qui viole un oubli
Que la paix entre nous doit avoir établi.
Le feu qui semble éteint, souvent dort sous la cendre,
Qui l'ose réveiller peut s'en laisser surprendre ;
Et je mériterois qu'il me pût consumer,
Si je lui fournissoit de quoi se rallumer.

SELEUCUS.

Pouvez-vous redouter sa haine renaissante,
S'il est en votre main de la rendre impuissante ?
Mais a-t-elle intérêt aux choix que vous ferez,
Pour en craindre les maux que vous vous figurez ?

Au nom de ce beau feu qui tous deux nous consume,
Princesse, à notre espoir ôtez cette amertume;
Et permettez que l'heur qui suivra votre époux,
Se puisse redoubler à le tenir de vous.

RODOGUNE.

Ce beau feu vous aveugle autant comme il vous brûle;
Et, tâchant d'avancer, son effort vous recule.
Vous croyez que ce choix, que l'un & l'autre attend,
Pourra faire un heureux, sans faire un mécontent,
Et moi, quelque vertu que votre cœur prépare,
Je crains d'en faire deux, si le mien se déclare.
Non que de l'un & l'autre il dédaigne les vœux,
Je tiendrois à bonheur d'être à l'un de vous deux;
Mais souffrez que je suive enfin ce qu'on m'ordonne:
Je me mettrai trop haut, s'il faut que je me donne,
Quoiqu'aisément je céde aux ordres de mon Roi,
Il n'est pas bien aisé de m'obtenir de moi.
Savez-vous quels devoirs, quels travaux, quels services,
Voudront de mon orgueil exiger les caprices?
Par quels degrés de gloire on me peut mériter?
En quels affreux périls il faudra vous jetter?
Ce cœur vous est acquis après le diadême,
Princes, mais gardez-vous de le rendre à lui-même,
Vous y renoncerez peut-être pour jamais,
Quand je vous aurai dit à quel prix je le mets.

SELEUCUS.

Quels seront les devoirs, quels travaux, quels services
Dont nous ne vous fassions d'amoureux sacrifices?
Et quels affreux périls pourrons-nous redouter,
Si c'est par ces degrés qu'on peut vous mériter?

ANTIOCHUS.

Princesse, ouvrez ce cœur, & jugez mieux du nôtre,
Jugez mieux du beau feu qui brûle l'un & l'autre;
Et dites hautement à quel prix votre choix
Veut faire l'un de nous le plus heureux des Rois.

RODOGUNE.

Princes, le voulez-vous?

ANTIOCHUS.

C'est notre unique envie.

RODOGUNE.

Je verrai cette ardeur, d'un répentir suivie.

SELEUCUS.

Avant ce répentir, tous deux nous périrons.

RODOGUNE.

Enfin vous le voulez ?

SELEUCUS.

Nous vous en conjurons.

RODOGUNE.

Hé bien donc, il est tems de me faire connoître :
J'obéïs à mon Roi, puisqu'un de vous doit l'être,
Mais quand j'aurai parlé, si vous vous en plaignez,
J'atteste tous les dieux que vous m'y contraignez,
Et que c'est malgré moi qu'à moi-même rendue,
J'écoute une chaleur qui m'étoit défendue,
Qu'un devoir rappellé me rend un souvenir,
Que la foi des traités ne doit plus retenir.
Tremblez, Princes, tremblez, au nom de votre pere,
Il est mort, & pour moi par les mains d'une mere,
Je l'avois oublié, sujette à d'autres loix ;
Mais, libre, je lui rends enfin ce que je dois.
C'est à vous de choisir mon amour, ou ma haine,
J'aime les fils du Roi, je hai ceux de la Reine,
Réglez-vous là-dessus ; &, sans plus me presser,
Voyez auquel des deux vous voulez renoncer.
Il faut prendre parti, mon choix suivra le vôtre,
Je respecte autant l'un, que je déteste l'autre,
Mais ce que j'aime en vous du sang de ce grand Roi,
S'il n'est digne de lui, n'est pas digne de moi.
Ce sang que vous portez, ce trône qu'il vous laisse,
Valent bien que pour lui votre cœur s'intéresse,
Votre gloire le veut, l'amour vous le prescrit ;
Qui peut contre elle & lui soulever votre esprit;
Si vous leur préférez une mere cruelle,
Soyez cruels, ingrats, parricides comme elle,
Vous devez la punir si vous la condamnez,
Vous devez l'imiter si vous la soutenez.
Quoi ! Cette ardeur s'éteint ! L'un & l'autre soupire !
J'avois sû le prévoir, j'avois sû le prédire.

ANTIOCHUS.

Princesse........

RODOGUNE.

Il n'est plus tems, le mot en est lâché,
Quand j'ai voulu me taire, en vain je l'ai tâché,
Appellez ce devoir haine, rigueur, colére,
Pour gagner Rodogune, il faut venger un pere,
Je me donne à ce prix. Osez me mériter,
Et voyez qui de vous daignera m'accepter,
Adieu, Princes.

SCENE V.

ANTIOCHUS, SELEUCUS.

ANTIOCHUS.

HElas! C'est donc ainsi qu'on traite
Les plus profonds respects d'une amour si parfaite!

SELEUCUS.

Elle nous fuit, mon frere, après cette rigueur.

ANTIOCHUS.

Elle fuit, mais en Parthe, en nous perçant le cœur.

SELEUCUS.

Que le Ciel est injuste! Une ame si cruelle
Méritoit notre mere, & devoit naître d'elle.

ANTIOCHUS.

Plaignons-nous sans blasphême.

SELEUCUS.

Ah! Que vous me génez
Par cette retenue où vous vous obstinez!
Faut-il encor régner, faut-il l'aimer encore?

ANTIOCHUS.

Il faut plus de respect pour celle qu'on adore.

SELEUCUS.

C'est, ou d'elle, ou du trône être ardemment épris,
Que vouloir, ou l'aimer, ou régner à ce prix.

ANTIOCHUS.

C'est & d'elle, & de lui tenir bien peu de compte,
Que faire une révolte, & si pleine, & si prompte.

SELEUCUS.

Lorſque l'obéiſſance a tant d'impiété,
La révolte devient une néceſſité.

ANTIOCHUS.

La révolte mon frere, eſt bien précipitée,
Quand la loi qu'elle rompt peut être rétractée;
Et c'eſt à nos déſirs trop de témérité.
De vouloir de tels biens avec facilité.
Le Ciel par les travaux veut qu'on monte à la gloire,
Pour gagner un triomphe, il faut une victoire.
Mais que je tâche en vain de flatter nos tourmens!
Nos malheurs ſont plus forts que ce déguiſemens,
Leur excès à mes yeux paroit un noir abîme,
Où la haine s'apprête à couronner le crime,
Où la gloire eſt ſans nom, la vertu ſans honneur,
Où, ſans un paricide il n'eſt point de bonheur;
Et voyant de ces maux l'épouvantable image,
Je me ſens affoiblir, quand je vous encourage,
Je frémis, je chancelle, & mon cœur abbatu.
Suit tantôt ſa douleur, & tantôt ſa vertu.
Mon frere, pardonnez à des diſcours ſans ſuite,
Qui font trop voir le trouble où mon ame eſt réduite.

SELEUCUS.

Pleurez donc à leurs yeux, gémiſſez, ſoupirez;
Et je craindrai pour vous ce que vous eſpérez.
Quoi qu'en vôtre faveur vos pleurs obtiennent d'elles,
Il vous faudra parer leurs haines mutuelles,
Sauver l'un de l'autre; & peut-être leurs coups,
Vous trouvant au milieu, ne perceront que vous.
C'eſt ce qu'il faut pleurer. Ni maîtreſſe, ni mere,
N'ont plus de choix ici, ni de loix à nous faire:
Quoi que leur rage exige, ou de vous ou de moi,
Rodogune eſt à vous, puiſque je vous fait Roi.
Epargnez vos ſoupirs près de l'une & de l'autre,
J'ai trouvé mon bonheur, ſaiſiſſez-vous du vôtre.
Je n'en ſuis point jaloux; & ma triſte amitié
Ne le verrai jamais que d'un œil de pitié.

SCENE

SCENE VI.

ANTIOCHUS *seul.*

QUe je ferois heureux, si je n'aimois un frere!
Lorsqu'il ne veut pas voir le mal qu'il se veut faire;
Mon amitié s'oppose à son aveuglement,
Elle agira pour vous, mon frere, également,
Et n'abusera point de cette violence
Que l'indignation fait à votre espérance.
La pesanteur du coup souvent nous étourdit,
On le croit repoussé, quand il s'approfondit;
Et, quoi qu'un juste orgueil sur l'heure persuade;
Qui ne sent point son mal est d'autant plus malade,
Ces ombres de santé cachent mille poisons;
Et la mort suit de près ces fausses guérisons.
Daigne les justes dieux rendre vain ce présage;
Cependant allons voir si nous vaincrons l'orage;
Et si, contre l'effort d'un si puissant courroux,
La nature & l'amour voudront parler pour nous.

Fin du Troisiémé Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ANTIOCHUS, RODOGUNE,

RODOGUNE.

PRince, qu'ai-je entendu! Parce que je soupire;
Vous présumez que j'aime, & vous m'osez le dire!

Eſt-ce un frere, eſt-ce vous, dont la témérité
S'imagine....

ANTIOCHUS.

Appaiſez ce courage irrité,
Princeſſe, aucun de nous ne ſeroit téméraire
Juſqu'à s'imaginer qu'il eût l'heur de vous plaire;
Je vois votre mérite, & le peu que je vaux,
Et ce rival ſi cher connoît mieux ſes défauts.
Mais ſi tantôt ce cœur parloit par votre bouche,
Il veut que nous croyons qu'un peu d'amour le touche,
Et qu'il daigne écouter quelques-uns de nos vœux,
Puiſqu'il tient à bonheur d'être à l'un de nous deux.
Princeſſe, au nom des dieux, au nom de cette flamme...

RODOGUNE.

Un mot ne fait pas voir juſques au fond d'une ame,
Et votre eſpoir trop prompt prend trop de vanité
Des termes obligeans de ma civilité.
Je l'ai dit, il eſt vrai, mais, quoi qu'il en puiſſe être,
Méritez cet amour que vous voulez connoître.
Lorſque j'ai ſoupiré, ce n'étoit pas pour vous,
J'ai donné ces ſoupirs aux mânes d'un époux,
Et ce ſont les effets du ſouvenir fidéle,
Que ſa mort à toute heure en mon ame rappelle.
Prince, ſoyez ſes fils, & prenez ſon parti.

ANTIOCHUS.

Recevez donc ſon cœur en nous deux reparti.
Ce cœur qu'un ſaint amour rangea ſous votre empire,
Ce cœur pour qui le vôtre à toût moment ſoupire,
Ce cœur en vous aimant indignement percé,
Reprend, pour vous aimer, le ſang qu'il a verſé,
Il le reprend en nous, il revit, il vous aime,
Et montre, en vous aimant, qu'il eſt encor le même.
Ah! Princeſſe, en l'état où le ſort nous a mis,
Pouvons-nous mieux montrer que nous ſommes ſes fils?

RODOGUNE.

Si c'eſt ſon cœur en vous qui revit, & qui m'aime,
Faites ce qu'il feroit, s'il vivoit en lui-même,
A ce cœur qu'il vous laiſſe oſez prêter un bras,
Pouvez-vous le porter, & ne l'écouter pas?

S'il vous explique mal ce qu'il en doit attendre,
Il emprunte ma voix pour mieux se faire entendre,
Une seconde fois il vous le dit par moi,
Prince, il faut le venger.

ANTIOCHUS.

J'accepte cette loi,
Nommez les assassins, & j'y cours.

RODOGUNE.

Quel mystère
Vous, en l'acceptant, méconnoître une mere ?

ANTIOCHUS.

Ah ! Si vous ne voulez voir finir nos destins,
Nommez d'autres vengeurs, ou d'autres assassins.

RODOGUNE.

Ah ! Je vois trop regner son parti dans votre ame ;
Prince, vous le prenez.

ANTIOCHUS.

Oui, je le prens, Madame,
Et j'apporte à vos pieds le plus pur de son sang,
Que la nature enferme en ce malheureux flanc.
Satisfaites vous-même à cette voix secrette,
Dont la vôtre envers nous daigne être l'interprête,
Exécutez son ordre, & hâtez vous sur moi
De punir une Reine, & de venger un Roi :
Mais, quitte par ma mort d'un devoir si sévére,
Ecoutez-en un autre en faveur de mon frere.
De deux Princes unis à soupirer pour vous,
Prenez l'un pour victime, & l'autre pour époux.
Punissez un des fils des crimes de la mere,
Mais payez l'autre aussi des services du pere ;
Et laissez un exemple à la postérité,
Et de rigueur entiere, & d'entiére équité.
Quoi ? N'écouterez-vous, ni l'amour, ni la haine !
Ne pourrai-je obtenir, ni salaire, ni peine ?
Ce cœur qui vous adore, & que vous dédaignez...

RODOGUNE.

Hélas, Prince !

ANTIOCHUS.

Est ce encor le Roi que vous plaignez ?

Ce soupir ne va-t-il que vers l'ombre d'un pere ?

RODOGUNE.

Allez, ou pour le moins rappellez votre frere.
Le combat pour mon ame étoit moins dangereux,
Lorsque je vous avois à combattre tous deux.
Vous êtes plus fort seul que vous n'étiez ensemble
Je vous bravois tantôt, & maintenant je tremble.
J'aime, n'abusez pas, Prince, de mon secret,
Au milieu de ma haine, il m'échappe à regret;
Mais enfin il m'échappe, & cette retenue
Ne peut plus soutenir l'effort de votre vûe,
Oui, j'aime un de vous deux, malgré ce grand couroux;
Et ce dernier soupir dit assez que c'est à vous.
Oui, malgré mon amour, j'attendrai d'une mere,
Que le trône me donne, ou vous, ou votre frere:
Attendant son secret, vous aurez mes désirs,
Et, s'il le fait regner, vous aurez mes soupirs;
C'est tout ce qu'à mes feux ma gloire peut permettre,
Et tout ce qu'à vos feux les miens osent promettre.

ANTIOCHUS.

Que voudrois-je de plus ? Son bonheur est le mien
Rendez heureux ce frere, & je ne perdrai rien,
L'amitié le consent, si l'amour l'appréhende,
Je bénirai le ciel d'une perte si grande,
Et quittant les douceurs de cet espoir flottant,
Je mourrai de douleur, mais je mourrai content.

RODOGUNE.

Et moi, si mon destin entre ses mains me livre,
Pour un autre que vous s'il m'ordonne de vivre,
Mon amour.... Mais adieu, mon esprit se confond.
Prince, si votre flamme à la mienne répond,
Si vous n'êtes ingrat à ce cœur qui vous aime,
Ne me revoyez point qu'avec le diadême.

SCENE II.

ANTIOCHUS *seul.*

LEs plus doux de mes veux enfin sont exaucés,
Tu viens de vaincre, mais ce n'est pas assez.
Si tu veux triompher en cette conjoncture,
Après avoir vaincu, fais vaincre la nature,
Et prête-lui pour nous ces tendres sentimens
Que ton ardeur inspire aux cœurs des vrais amans,
Cette pitié qui force, & ces dignes foiblesses
Dont la vigueur détruit les fureurs vengeresses.
Voici la Reine. Amour, nature, justes dieux,
Faites-la moi fléchir, ou mourir à ses yeux.

SCENE III.

CLEOPATRE, RODOGUNE, LAONICE.

CLEOPATRE.

HÉ bien, Antiochus, vous dois-je la couronne?

ANTIOCHUS.

Madame, vous savez si le Ciel me la donne.

CLEOPATRE.

Vous savez mieux que moi si vous la méritez.

ANTIOCHUS.

Je sai que je péris, si vous ne m'écoutez.

CLEOPATRE.

Un peu trop lent peut-être à servir ma colére,
Vous vous êtes laissé prévenir par un frere?
Il a sû me venger quand vous délibériez;
Et je dois à son bras ce que vous espériez?
Je vous en plains, mon fils, ce malheur est extrême

C'est périr en effet, que perdre un diadême
Je n'y sais qu'un reméde, encore est-il facheux;
Etonnant, incertain, & triste pour tous deux,
Je périrai moi même, avant que de le dire,
Mais enfin on perd tout, quand on perd un empire.

ANTIOCHUS.

Le reméde à nos maux est tout en votre main,
Et n'a rien de facheux, d'étonnant, d'incertain.
Votre seule colére a fait notre infortune,
Nous perdons tout, Madame, en perdant Rodogune,
Nous l'adorons tout deux; jugez en quels tourmens
Nous jette la rigueur de vos commandemens.
L'aveu de cet amour, sans doute, vous offense,
Mais enfin nos malheurs croissent par le silence,
Et votre cœur qu'aveugle un peu d'inimitié,
S'il ignore nos maux, n'en peut prendre pitié;
Au point où je le vois, c'en est le seul reméde.

CLEOPATRE.

Quelle aveugle fureur vous même vous posséde?
Avez-vous oublié que vous parlez à moi,
Ou si vous présumez être déja mon Roi?

ANTIOCHUS.

Je tâche avec respect à vous faire connoître
Les forces d'un amour que vous avez fait naître.

CLEOPATRE.

Moi? J'aurois allumé cet insolent amour?

ANTIOCUS.

Et quel autre prétexte a fait notre retour?
Nous avez vous mandés qu'afin qu'un droit d'aînesse
Donnât à l'un de nous le trône, & la Princesse?
Vous avez bien fait plus; vous nous l'avoit fait voir,
Et c'étoit par vos mains nous mettre en son pouvoir.
Qui de nous deux, Madame, eût osé s'en défendre,
Quand vous nous ordonniez à tous deux d'y prétendre?
Si sa beauté dès lors n'eût allumé nos feux,
Le devoir auprès d'elle eût attaché nos veux,
Le désir de regner eût fait la même chose,
Et dans l'ordre de loix que la paix nous impose,
Nous devions aspirer à sa possession,

Par amour, par devoir, ou par ambition.
Nous avons donc aimé, nous avons crû vous plaire,
Chacun de nous n'a craint que le bonheur d'un frere,
Et cette crainte enfin cédant à l'amitié,
J'implore pour tous deux un moment de pitié.
Avons-nous dû prévoir cette haine cachée,
Que la foi des traités n'avoit point arrachée ?

CLEOPATRE.

Non, mais vous avez dû garder le souvenir
Des hontes que pour vous j'avois sû prévenir,
Et de l'indigne état où votre Rodogune,
Sans moi, sans mon courage, eût mis votre fortune.
Je croyois que vos cœurs, sensibles à ces coups,
En sauroient conserver un généreux courroux,
Et je le retenois avec ma douceur feinte,
Afin que grossissant sous un peu de contrainte,
Ce torrent de colére & de ressentiment,
Fût plus impétueux en son débordement.
Je fais plus maintenant, je presse, sollicite,
Je commande, ménace, & rien ne vous irrite.
Le sceptre dont ma main vous doit récompenser,
N'a point dequoi vous faire un moment balancer;
Vous ne considérez, ni lui, ni mon injure,
L'amour étouffe en vous la voix de la nature,
Et je pourrois aimer des fils dénaturés!

ANTIOCHUS.

La nature, & l'amour ont leurs droits séparés,
L'un n'ôte point à l'autre une ame qu'il possede.

CLEOPATRE.

Non, non, où l'amour régne, il faut que l'autre céde.

ANTIOCHUS.

Leurs charmes à nos cœurs sont également doux,
Nous périrons tous deux, s'il faut périr pour vous;
Mais aussi...

CLEOPATRE.

Poursuivez, fils ingrat, & rebelle.

ANTIOCHUS.

Nous périrons tous deux, s'il faut périr pour elle.

CLEOPATRE.

Périssez, périssez, votre rébellion
Mérite plus d'horreur que de compassion,
Mes yeux sauront le voir sans verser une larme,
Sans regarder en vous que l'objet qui vous charme,
Et je triompherai, voyant périr mes fils,
De ses adorateurs, & de mes ennemis.

ANTIOCHUS.

Hé bien, triomphez-en, que rien ne vous retienne.
Votre main tremble-t-elle? Y voulez vous la mienne?
Madame, commandez, je suis prêt d'obéir,
Je percerai ce cœur qui vous ose trahir,
Heureux, si par ma mort je puis vous satisfaire,
Et noyer dans mon sang toute votre colére.
Mais, si la dureté de votre aversion
Nomme encor notre amour une rébellion,
Du moins souvenez-vous qu'elle n'a pris pour armes
Que de foible soupirs, & d'impuissantes larmes.

CLEOPATRE.

Ah, que n'a-t-elle pris, & la flamme, & le fer!
Que bien plus aisément j'en saurois triompher!
Vos larmes dans mon cœur ont trop d'intelligence,
Elles ont presque éteint cette ardeur de vengeance,
Je ne puis refuser des soupirs à vos pleurs,
Je sens que je suis mere auprès de vos douleurs.
C'en est fait, je me rens, & ma colére expire,
Rodogune est à vous, aussi-bien que l'empire,
Rendez graces aux dieux qui vous ont fait l'aîné,
Possédez la, regnez.

ANTIOCHUS.

O moment fortuné!
O trop heureuse fin de l'excès de ma peine!
Je rens graces aux dieux qui calment votre haine,
Madame, est-il possible?

CLEOPATRE.

En vain j'ai résisté,
La nature est trop forte, & mon cœur s'est dompté.
Je ne vous dis plus rien, vous aimez votre mere;
Et votre amour pour moi taira ce qu'il faut taire.

ANTIOCHUS.

Quoi, je triomphe donc ſur le point de périr !
La main qui me bleſſoit a daigné me guérir !

CLEOPATRE.

Oui, je veux couronner une flamme ſi belle.
Allez à la Princeſſe en porter la nouvelle,
Son cœur, comme le vôtre, en deviendra charmé,
Vous n'aimeriez pas tant, ſi vous n'étiez aimé.

ANTIOCHUS.

Heureux Antiochus ! Heureuſe Rodogune !
Oui, Madame, entre nous la joie en eſt commune.

CLEOPATRE.

Allez donc, ce qu'ici vous perdez de momens
Sont autant de larcins à vos contentemens,
Et ce ſoir deſtiné pour la cérémonie,
Fera voir pleinement ſi ma haine eſt finie.

ANTIOCHUS.

Et nous vous ferons voir tous nos déſirs bornés
A vous donner en nous des ſujets couronnés.

SCENE IV.

CLEOPATRE, LAONICE.

LAONICE.

ENfin, ce grand courage a vaincu ſa colére.

CLEOPATRE.

Que ne peut point un fils ſur le cœur d'une mere ?

LAONICE.

Vos pleurs coulent encore, & ce cœur adouci...

CLEOPATRE.

Envoyez moi ſon frere, & nous laiſſez ici.
Sa douleur ſera grande, à ce que je préſume ;
Mais j'en ſaurai ſur l'heure adoucir l'amertume.
Ne lui témoignez rien, il lui ſera plus doux
D'apprendre tout de moi, qu'il ne ſeroit de vous.

SCENE V.

CLEOPATRE *seule.*

QUe tu pénétres mal le fond de mon courage !
Si je verse des pleurs, ce sont des pleurs de rage,
Et ma haine qu'en vain tu crois s'évanouir,
Ne les a fait couler, qu'afin de t'éblouir,
Je ne veux plus que moi dedans ma confidence.
Et toi, crédule amant, que charme l'apparence,
Et dont l'esprit léger s'attache avidement
Aux attraits captieux de mon déguisement,
Va, triomphe en idée avec ta Rodogune,
Au sort des immortels préfére ta fortune,
Tandis que mieux instruite en l'art de me venger,
En de nouveaux malheurs je saurai te plonger.
Ce n'est pas tout d'un coup que tant d'orgueil trébuche,
De qui se rend trop tôt on doit craindre une embûche,
Et c'est mal démêler le cœur d'avec le front,
Que prend pour sincére un changement si prompt.
L'effet te fera voir comme je suis changée.

SCENE VI.

CLEOPATRE, SELEUCUS.

CLEOPATRE.

SAvez-vous, Seleucus, que je me suis vengée?

SELEUCUS.

Pauvre Princesse, helas!

CLEOPATRE.

Vous déplorez son sort !
Quoi, l'aimiez-vous ?

SELEUCUS.

Assez pour regretter sa mort.

CLEOPATRE.

Vous lui pouvez servir encor d'amant fidéle,
Si j'ai sû me venger, ce n'a pas été d'elle.

SELEUCUS.

O ciel ! Et de qui donc, Madame?

CLEOPATRE.

C'eſt de vous.
Ingrat, qui n'aſpirez qu'à vous voir ſon époux,
De vous, qui l'adorez en dépit d'une mere,
De vous, qui dédaignez de ſervir ma colére,
De vous, de qui l'amour, rebelle à mes déſirs,
S'oppoſe à ma vengeance, & détruit mes plaiſirs.

SELEUCUS.

De moi !

CLEOPATRE.

De toi, perfide. Ignore, diſſimule
Le mal que tu dois craindre, & le feu qui te brûle,
Et ſi, pour l'ignorer, tu crois t'en garantir,
Du moins en l'apprenant, commence à le ſentir.
Le trône étoit à toi par le droit de naiſſance,
Rodogune avec lui tomboit en ta puiſſance,
Tu devois l'épouſer, tu devois être Roi;
Mais comme ce ſecret n'eſt connu que de moi,
Je puis, comme je veux tourner le droit d'aîneſſe,
Et donne à ton rival ton ſcéptre & ta maîtreſſe.

SELEUCUS.

A mon frere?

CLEOPAPRE.

C'eſt lui que j'ai nommé l'aîné.

SELEUCUS.

Vous ne m'affligez point de l'avoir courronné,
Et, par une raiſon qui vous eſt inconnue,
Mais propres ſentimens vous avoient prévenue.
Les biens que vous m'ôtez n'ont point d'attraits ſi doux,
Que mon cœur n'ait donnés à ce frere avant vous,
Et, ſi vous bornez là toute votre vengeance,
Vos déſirs & les miens ſeront d'intelligence.

CLEOPATRE.

C'eſt ainſi qu'une feinte au dehors l'aſſoupit,
Et qu'on croit amuſer de fauſſes patiences,
Ceux dont en l'ame on craint les juſtes défiances.

SELEUCUS.

Quoi, je conserverois quelque courroux secret!

CLEOPATRE.

Quoi, lâche, tu pourrois la perdre sans regret?
Elle de qui les dieux te donnoient l'hyménée?
Elle dont tu plaignois la perte imaginée?

SELEUCUS.

Considérer sa perte avec compassion,
Ce n'est pas aspirer à sa possession.

CLEOPATRE.

Que la mort la ravisse, ou qu'un rival l'emporte,
La douleur d'un amant est également forte,
D'autant plus animé, que ce qu'il a perdu
Par rang, ou par mérite, à sa flamme étoit dû.

SELEUCUS.

Peut être; mais enfin par quel amour de mere
Pressez-vous tellement ma douleur contre un frere?
Prenez vous intérêt à la faire éclater?

CLEOPATRE.

J'en prens à la connoître, & la faire avorter,
J'en prens à conserver, malgré toi, mon ouvrage
Des jaloux attentats de ta secrette rage.

SELEUCUS.

Je le veux croire ainsi; mais quel autre intérêt
Nous fait tous deux aînés, quand, & comme il vous plaît?
Qui des deux vous doit croire? Et par quelle justice
Faut-il que sur moi seul tombe tout le supplice;
Et que du même amour dont nous sommes blessés,
Il soit récompensé, quand vous m'en punissez?

CLEOPATRE.

Comme Reine, à mon choix, je fais justice, ou grace;
Et je m'étonne fort d'où vous vient cette audace,
D'où vient qu'un fils vers moi noirci de trahison,
Ose de mes faveurs me demander raison.

SELEUCUS.

Vous pardonnerez donc ces chaleurs indiscrettes.
Je ne suis point jaloux du bien que vous lui faites,
Et je vois quel amour vous avez pour tous deux,

Plus que vous ne pensez, & plus que je ne veux.
Le respect me défend d'en dire davantage,
Je n'ai ni faute d'yeux, ni faute de courage,
Madame, mais enfin n'espérez voir en moi
Qu'amitié pour mon frere, & zéle pour mon Roi,
Adieu.

SCENE VII.

CLEOPATRE.

De quel malheur suis-je encore capable?
Leur amour m'offensoit, leur amitié m'accable;
Et contre mes fureurs je trouve en mes deux fils
Deux enfans révoltés, & deux rivaux unis.
Quoi, sans émotion perdre trône, & maîtresse!
Quel est ici ton charme, odieuse Princesse?
Et par quel privilége, allumant de tels feux,
Peux-tu n'en prendre qu'un, & m'ôter tous les deux?
N'espére pas pourtant triompher de ma haine;
Pour regner sur deux cœurs, tu n'est pas encor Reine.
Je sai bien qu'en l'état où tous deux je les voi
Il me les faut percer pour aller jusqu'à toi.
Sors de mon cœur, nature, ou fais qu'ils m'obéissent,
Fais-les servir ma haine, ou consent qu'ils périssent.
Mais déja l'un a vû que je les veux punir,
Souvent qui tarde trop se laisse prévenir,
Allons chercher le tems d'immoler mes victimes;
Et de me rendre heureuse, à force de grands crimes.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE

CLEOPATRE.

Enfin, graces aux dieux, j'ai moins d'un ennemi,
La mort de Seleucus m'a vengée à demi,
Son ombre, en attendant Rodogune & ſon frere,
Peut déja de ma part les promettre à ſon pere,
Ils le ſuivront de près & j'ai tout préparé,
Pour réunir bien-tôt ce que j'ai ſéparé.
O toi, qui n'attens plus que la cérémonie,
Pour jetter à mes piés ma rivale punie,
Et par qui deux amans vont d'un ſeul coup du ſort
Recevoir l'hymenée, & le trône, & la mort,
Poiſon, me ſauras-tu rendre mon diadême?
Le fer m'a bien ſervie, en feras-tu de même,
Dût le peuple en fureur pour ſes maîtres nouveaux
De mon ſang odieux arroſer leurs tombeaux,
Dût le Parthe vengeur me trouver ſans défenſe,
Dût le ciel égaler le ſupplice à l'offenſe,
Trône, à t'abandonner je ne puis conſentir,
Par un coup de tonnerre il vaut mieux en ſortir,
Il vaut mieux mériter le ſort le plus étrange.
Tombe ſur moi le ciel, pourvû que je me venge,
J'en recevrai le coup d'un viſage remis,
Il eſt doux de périr après ſes ennemis;
Et de quelque rigueur que le deſtin me traite,
Je perds moins à mourir, qu'à vivre être ſujette.
Mais voici Laonice, il faut diſſimuler
Ce que le ſeul effet doit bien-tôt révéler.

SCENE II.

CLEOPATRE, LAONICE.

CLEOPATRE.

VIennent-ils nos amans ?

LAONICE.

Ils approchent, Madame,
On lit dessus leur front l'allégresse de l'ame,
Mais je les vois déja, Madame, c'est à vous.
A commencer ici des spéctacles si doux.

SCENE III.

CLEOPATRE, ANTIOCHUS, RODOGUNE, ORONTE, LAONICE, Troupe de Parthes & de Syriens.

CLEOPATRE.

APprochez, mes enfans, car l'amour maternelle,
Madame, dans mon cœur vous tient déja pour telle;
Et je crois que ce nom ne vous déplaira pas.

RODOGUNE.

Je le chérirai même au-delà du trépas,
Il m'est trop doux, Madame, & tout à l'heur que j'espére,
C'est de vous obéir, & respecter en mere.

CLEOPATRE.

Aimez-moi seulement, vous allez être Rois,
Et, s'il faut du respect, c'est moi qui vous le dois.

ANTIOCHUS.

Ah ! Si nous recevons la suprême puissance,
Ce n'est pas pour sortir de votre obéissance,
Vous régnerez ici quand nous y régnerons;
Et ce feront vos loix que nous y donnerons.

CLEOPATRE.

J'ose le croire ainsi, mais prenez votre place ;
Il est tems d'avancer ce qu'il faut que je fasse.

Ici Antiochus s'assied dans un fauteuil, Rodogune à sa gauche en même rang, & Cléopatre à sa droite, mais en rang inférieur, & qui marque quelque inégalité. Oronte s'assied aussi à la gauche de Rodogune, avec la même différence, & Cléopatre, pendant qu'ils prennent leurs places, parle à l'oreille de Laonice, qui s'en va querir une coupe pleine de vin empoisonné.

Peuples qui mécoutez, Parthes, & Syriens,
Sujets du Roi son frere, ou qui fûtes les miens,
Voici de mes deux fils celui qu'un droit d'aîneffe
Eleve dans le trône, & donne à la Princeffe.
Je lui rens cet état que j'ai sauvé pour lui,
Je cesse de régner, il commence aujourd'hui.
Qu'on ne me traite plus ici de souveraine,
Voici votre Roi, peuple, & voilà votre Reine,
Vivez pour les servir, respectez-les tous deux,
Aimez les, & mourez, s'il est besoin pour eux.
Oronte, vous voyez avec quelle franchise
Je leur rens ce pouvoir, dont je me suis démise
Prêtez les yeux au reste, & voyez les effets
Suivre de point en point les traités de la paix.

[*Laonice apporte une coupe.*]

ORONTE.

Votre sincérité s'y fait assez paroître,
Madame, & j'en ferai récit au Roi mon maître.

CLEOPATRE.

L'hymen est maintenant notre plus cher souci,
L'usage veut, mon fils, qu'on le commence ici.
Recevez de ma main le coup nuptiale,
Pour être après unis sous la foi conjugale,
Puisse-t-elle être un gage envers votre moitié,
De votre amour ensemble & de mon amitié.

ANTIOCHUS *prenant la coupe.*

Ciel ! Que ne dois-je point aux bontés d'une mere !

CLEOPATRE.

Le tems presse, & votre heur d'autant plus se différe.

ANTIOCHUS *à Rodogune.*

Madame, hâtons donc ces glorieux momens ;
Voici l'heureux essai de nos contentemens.
Mais si mon frere étoit le témoin de ma joie....

CLEOPATRE.

C'est être trop cruel, de vouloir qu'il la voie,
Ce sont des déplaisirs qu'il fait bien d'épargner ;
Et sa douleur secrette a droit de l'éloigner.

ANTIOCHUS.

Il m'avoit assuré qu'il la verroit sans peine.
Mais n'importe, achevons.

SCENE IV.

CLEOPATRE, ANTIOCHUS, RODOGUNE, ORONTE, TIMAGENE, LAONICE, troupe de Parthes, & de Syriens.

TIMAGENE.

Ah, Seigneur ?

CLEOPATRE.

Timagéne,
Quelle est votre insolence ?

TIMAGENE.

Ah ! Madame.

ANTIOCHUS, *rendant la coupe à Laonice.*

Parlez.

TIMAGENE.

Souffrez pour un moment que mes sens rappellés...

ANTIOCHUS.

Qu'est-il donc arrivé ?

TIMAGENE.

Le Prince votre frere....

ANTIOCHUS.

Quoi ? Se voudroit-il rendre à mon bonheur contraire ?

TIMAGENE.

L'ayant cherché long-tems afin de divertir
L'ennui que de sa perte il pouvoit ressentir,
Je l'ai trouvé, Seigneur, au bout de cette allée

Où la clarté du ciel ſemble toujours voilée.
Sur un lit de gazon de foibleſſe étendu,
Il ſembloit déplorer ce qu'il avoit perdu,
Son ame à ce penſer paroiſſoit attachée,
Sa tête ſur un bras languiſſamment panchée,
Immobile, & rêveur en malheureux amant....

ANTIOCHUS.

Enfin, que faiſoit-il ? Achevez promptement.

TIMAGENE.

D'une profonde plaie en l'eſtomac ouverte,
Son ſang à gros bouillons ſur cette couche verte...

CLEOPATRE.

Il eſt mort ?

TIMAGENE.

Oui, Madame.

ANTIOCHUS.

Ah, mon frere.

CLEOPATRE.

Ah, mon fils.

RODOGUNE.

Ah, funeſte himenée.

CLEOPATRE.

Ah, deſtins ennemis ;
Voilà le coup fatal que je craignois dans l'ame,
Voilà le déſeſpoir où l'a réduit ſa flamme,
Pour vivre en vous perdant il avoit trop d'amour,
Madame, & de ſa main il s'eſt privé du jour.

TIMAGENE *à Cléopatre.*

Madame, il a parlé, ſa main eſt innocente.

CLEOPATRE *à Timagene.*

La tienne eſt donc coupable, & ta rage inſolente,
Par une lâcheté qu'on ne peut égaler,
L'ayant aſſaſſiné, le fait encor parler.

ANTIOCHUS.

Timagéne, ſouffrez la douleur d'une mere,
Et les premiers ſoupçons d'une aveugle colére.
Comme ce coup fatal n'a point d'autres témoins,
J'en ferois autant qu'elle à vous connoître moins.
Mais que vous a-t-il dit ? Achevez, je vous prie.

TIMAGENE.

Surpris d'un tel ſpectacle à l'inſtant je m'écrie,
Et ſoudain à mes cris, ce Prince en ſoupirant,

Avec assez de peine entr'ouvre un œil mourant :
Et ce reste égaré de lumiére incertaine
Lui peignant son cher frere au lieu de Timagéne,
Rempli de votre idée, il m'adresse pour vous
Ces mots, où l'amitié régne sur le courroux,
Une main qui nous fut bien chere
Venge ainsi le refus d'un coup trop inhumain,
Régnez, & sur-tout, mon cher frere,
Gardez vous de la même main.
C'est... La parque à ce mot lui coupe la parole,
Sa lumiére s'éteint, & son ame s'envole ;
Et moi, tout effrayé d'un si tragique sort,
J'accours pour vous en faire un funeste rapport.

ANTIOCHUS.

Rapport vraiment funeste, & sort vraiment tragique,
Qui va changer en pleurs l'allégresse publique.
O frere plus aimé que la clarté du jour,
O rival aussi cher que m'étoit mon amour,
Je te perds ; & je trouve en ma douleur extrême
Un malheur dans ta mort plus grand que ta mort même.
O de ses derniers mots fatale obscurité,
En quel gouffre d'horreurs m'as-tu précipité ?
Quand j'y pense chercher la main qui l'assassine,
Je m'impute à forfait tout ce que j'imagine :
Mais aux marques enfin que tu m'en viens donner,
Fatale obscurité, qui dois-je en soupçonner ?
Une main qui nous fut bien chere.
[*A Rodogune.*]
Madame, est-ce la vôtre, ou celle de ma mere ?
Vous vouliez toutes deux un coup trop inhumain,
Nous vous avons tous deux refusé notre main.
Qui de vous s'est vengée ? Est-ce l'une, est-ce l'autre,
Qui fait agir la sienne au défaut de la nôtre,
Est-ce vous qu'en coupable il me faut regarder ?
Est-ce vous déformais dont je me dois garder ?

CLEOPATRE.

Quoi ! Vous me soupçonnez !

RODOGUNE.

Quoi, je vous suis suspecte !

ANTIOCHUS.

Je suis amant, & fils, je vous aime, & respecte :
Mais, quoique sur mon cœur puissent des noms si doux,

A ces marques enfin je ne connois que vous.
As-tu bien entendu? Dis-tu vrai, Timagéne?

TIMAGENE.

Avant qu'en soupçonner la Princesse ou la Reine,
Je mourrois mille fois; mais enfin mon récit
Contient, sans rien de plus, ce que le Prince a dit.

ANTIOCHUS.

D'un & d'autre côté l'action est si noire,
Que n'en pouvant douter, je n'ose encor la croire.
O quiconque des deux avez versé son sang,
Ne vous préparez plus à me percer le flanc,
Nous avons mal servi vos haines mutuelles,
Aux jours l'une de l'autre également cruelles:
Mais si j'ai refusé ce détestable emploi,
Je veux bien vous servir toutes deux contre moi.
Qui que vous soyez donc, recevez une vie,
Que déja vos fureurs m'ont à demi ravie.

(Il tire son épée & veut se tuer.)

RODOGUNE.

Ah! Seigneur, arrêtez.

TIMAGENE.

Seigneur, que faites-vous?

ANTIOCHUS.

Je sers, ou l'une, ou l'autre; & je préviens ses coups.

CLEOPATRE.

Vivez, régnez heureux.

ANTIOCHUS.

Otez-moi donc de doute,
Et montrez-moi la main qu'il faut que je redoute,
Qui pour m'assassiner ose me sécourir;
Et me sauve de moi pour me faire périr.
Puis je vivre, & traîner cette gêne éternelle,
Confondre l'innocente avec la criminelle,
Vivre, & pouvoir plus vous voir sans m'allarmer,
Vous craindre toutes deux, toutes deux vous aimer?
Vivre avec ce tourment, c'est mourir à toute heure,
Tirez moi de ce trouble, ou souffrez que je meure;
Et que mon déplaisir, par un coup généreux,
Epargne un parricide à l'une de vous deux.

CLEOPAPRE.

Puisque le même jour que ma main vous couronne,
Je perds un de mes fils, & l'autre me soupçonne,

Qu'au milieu de mes pleurs, qu'il devroit essuyer,
Son peu d'amour me force à me justifier,
Si vous n'en pouviez mieux consoler une mere,
Qu'en la traitant d'égale avec une étrangere,
Je vous dirai, Seigneur, car ce n'est plus à moi
A nommer autrement, & mon Juge & mon Roi,
Que vous voyez l'effet de cette vieille haine,
Qu'en dépit de la paix me garde l'inhumaine,
Qu'en son cœur du passé soutient le souvenir;
Et que j'avois raison de vouloir prévenir.
Elle a soif de mon sang, elle a voulu l'épandre,
J'ai prévû d'assez loin ce que j'en viens d'apprendre;
Mais je vous ai laissé désarmer mon courroux.

(*à Rodogune.*)

Sur la foi de ses pleurs je n'ai rien craint de vous,
Madame; mais ô dieux! Quelle rage est la vôtre!
Quand je vous donne un fils, vous assassinez l'autre;
Et m'enviez soudain l'unique & foible appui
Qu'une mere opprimée eût pû trouver en lui.
Quand vous m'accablerez, où sera mon refuge?
Si je m'en plains au Roi, vous possédez mon juge,
Et s'il m'ose écouter, peut-être, hélas! en vain
Il voudra se garder de cette même main.
Enfin je suis leur mere, & vous leur ennemie,
J'ai recherché leur gloire, & vous leur infâmie;
Et, si je n'eusse aimé ces fils que vous m'ôtez,
Votre abord en ces lieux les eût déshérités.
C'est à lui maintenant, en cette concurrence,
A regler ses soupçons sur cette différence,
A voir de qui des deux il doit se défier,
Si vous n'avez un charme à vous justifier.

RODOGUNE *à Cléopatre.*

Je me défendrai mal. L'innocence étonnée
Ne peut s'imaginer qu'elle soit souçonnée;
Et n'ayant rien prévû d'un attentat si grand,
Qui l'en veut accuser, sans peine la surprend.
Je ne m'étonne point de voir que votre haine
Pour me faire coupable a quitté Timagene,
Au moindre jour ouvert de tout jetter sur moi,
Son récit s'est trouvé digne de votre foi.
Vous l'accusiez pourtant, quand votre ame allarmée
Craignoit qu'en expirant ce fils vous eût nommée;

Mais de ses derniers mots voyant le sens douteux,
Vous avez pris soudain le crime entre nous deux.
Certes, si vous voulez passer pour véritable,
Que l'une de nous deux de sa mort soit coupable,
Je veux bien par respect ne vous imputer rien;
Mais votre bras au crime est plus fait que le mien;
Et qui sur un époux fit son apprentissage,
A bien pû sur un fils achever son ouvrage.
Je ne dénierai point, puisque vous les savez,
De justes sentimens dans mon ame élevés:
Vous demandiez mon sang, j'ai demandé le vôtre,
Le Roi sait quels motifs ont poussé l'une & l'autre,
Comme par sa présence il a tout adouci,
Il vous connoît peut-être, & me connoît aussi.

[*à Antiochus.*]

Seigneur, c'est un moyen de vous être bien chere,
Que pour don nuptial vous immoler un frere:
On fait plus, on m'impute un coup si plein d'horreur,
Pour me faire un passage à vous percer le cœur.

[*à Cléopatre.*]

Où fuirois-je de vous après tant de furie,
Madame, & que feroit toute votre Syrie,
Où seule, & sans appui contre mes attentats,
Je verrois.... Mais, Seigneur, vous ne m'écoutez pas.

ANTIOCHUS.

Non, je n'écoute rien, &, dans la mort d'un frere,
Je ne veux point juger entre vous, & ma mere:
Assassinez un fils, massacrez un époux,
Je ne veux me garder, ni d'elle, ni de vous.
Suivons aveuglément ma triste destinée,
Pour m'exposer à tout achevons l'hyménée.
Cher frere, c'est pour moi le chemin du trépas,
La main qui t'a percé, ne m'épargnera pas,
Je cherche à te rejoindre, & non à m'en défendre;
Et lui veux bien donner tout lieu de me surprendre.
Heureux, si sa fureur qui me prive de toi
Se fait bien-tôt connoître, en achevant sur moi,
Et si du ciel trop lent à la reduire en poudre,
Son crime redoublé peut arracher la foudre.
Donnez-moi.

RODOGUNE *l'empêchant de prendre la coupe.*

Quoi, Seigneur!

ANTIOCHUS.

Vous m'arrêtez en vain,
Donnez.

RODOGUNE.

Ah! Gardez-vous de l'une & l'autre main!
Cette coupe est suspecte, elle vient de la Reine,
Craignez de toutes deux quelque secrette haine.

CLEOPATRE.

Qui m'épargnoit tantôt m'accuse cette fois.

RODOGUNE.

On ne peut craindre trop pour le salut des Rois.
Donnez donc cette preuve, & pour toute réplique,
Faites faire un essai par quelque domestique.

CLEOPATRE *prenant la coupe.*

Je le ferai moi-même. Hé bien, redoutez-vous
Quelque sinistre effet encor de mon courroux?
J'ai souffert cet outrage avecque patience.

ANTIOCHUS *prenant la coupe de la main de Cléopatre aprés qu'elle a bû.*

Pardonnez-lui, Madame, un peu de défiance,
Comme vous l'accusez elle fait son effort
A rejetter sur vous l'horreur de cette mort;
Et soit amour pour moi, soit addresse pour elle,
Ce soin la fait paroître un peu moins criminelle.
Pour moi, qui ne vois rien dans le trouble où je suis
Qu'un gouffre de malheurs, qu'un abîme d'ennuis,
Attendant qu'en plein jour ces vérités paroissent,
J'en laisse la vengeance aux dieux qui les connoissent,
Et vais sans plus tarder ....

RODOGUNE.

Seigneur, voyez ses yeux
Déja tous égarés, troubles, & furieux,
Cette affreuse sueur qui court sur son visage,
Cette gorge qui s'enfle. Ah, bons dieux, quel rage!
Pour vous perdre après elle, elle a voulu périr.

ANTIOCHUS *rendant la coupe à Laonice.*

N'importe, elle est ma mere, il faut la secourir.

CLEOPATRE.

Va, tu me veux en vain rappeller à la vie,
Ma haine est trop fidéle, & m'a trop bien servie
Elle a paru trop tôt pour te perdre avec moi,
C'est le seul déplaisir qu'en mourant je recoi;

Mais j'ai cette douceur dedans cette disgrace
De ne voir point régner ma rivale en ma place.
Régne de crime, enfin te voilà Roi,
Je t'ai défait d'un pere, & d'un frere, & de moi.
Puisse le ciel tous deux vous prendre pour victimes,
Et laisser choir sur vous les peines de mes crimes,
Puissiez-vous ne trouver dedans votre union
Qu'horreur, que jalousie, & que confusion;
Et, pour vous souhaiter tous les malheurs ensemble,
Puisse naître de vous un fils qui me ressemble.

ANTIOCHUS.

Ah! Vivez pour changer cette haine en amour.

CLEOPATRE.

Je maudirois les deux s'ils me rendoient le jour.
Qu'on m'emporte d'ici. Je me meurs, Laonice,
Si tu veux m'obliger par un dernier service,
Après les vains efforts de mes inimitiés,
Sauve-moi des affronts de tomber à leurs pieds.

[*Elle s'en va, & Laonice lui aide à marcher.*]

SCENE DERNIERE.

RODOGUNE, ANTIOCHUS.
ORONTE, TIMAGENE.
Troupe de Parthes, & de Syriens

ORONTE.

Dans les justes rigueurs d'un sort si déplorable,
Seigneur, le juste ciel vous est bien favorable.
Il vous a préservé sur le point de périr
Du danger le plus grand que vous pûssiez courir;
Et, par un digne effet de ses faveurs puissantes,
La coupable est punie, & vos mains innocentes.

ANTIOCHUS.

Oronte, je ne sai dans son funeste sort,
Qui m'afflige le plus, ou sa vie, ou sa mort.
L'une & l'autre a pour moi des malheurs sans exemple.
Plaignez mon infortune. Et vous, allez au temple
Y changer l'allégresse en un deuil sans pareil,
La pompe nuptiale en funébre appareil;
Et nous verrons après, par d'autres sacrifices,
Si les dieux voudront être à nos vœux plus propices.

FIN.